

L'ESPRIT

JOURNAL SPIRITUALISTE

Paraissant toutes les Semaines

RÉDACTEUR EN CHEF

J. DE CORADDA

Les Manuscrits non insérés ne
sont pas rendus

ADMINISTRATION

ET

RÉDACTION

5, BOULEVARD DENAIN, 5

ABONNEMENTS:

Trois Mois 5 francs

Six Mois 8 —

Un An 15 —



ADMINISTRATEUR

ALPHONSE MOMAS

Les Manuscrits non insérés ne
sont pas rendus

ADMINISTRATION

ET

RÉDACTION

5, BOULEVARD DENAIN, 5

ANNONCES:

La ligne 2 francs

Réclames 3 —

SOMMAIRE

NOTRE APPEL	LA RÉDACTION.
LE SPIRITUALISME	ERDAXELAG.
LES PAUVRES GENS	J. DE CORADDA.
NOS CONFRÈRES	PARKOS.
RELIGION ET ESPRIT HUMAIN	ALPHONSE MOMAS.
THÉÂTRES	M. CLERYANE.
FEUILLETON: LES AVENTURES DE ROCAMBOLE APRÈS SA MORT	ALPHONSE MOMAS

NOTRE APPEL

Dans notre premier numéro, nous avons indiqué clairement le but que nous poursuivons; c'est à tous qu'il appartient de nous aider et de nous faciliter; nous ne sommes point seulement un organe de propagande, nous sommes aussi un centre de ralliement. Il faut qu'on se pénétre bien de cette pensée que tous, pauvres et riches, ont les moyens de concourir à l'œuvre de l'apaisement social et du progrès humain, les uns par leur dévouement et leur labeur, les autres par leur fortune et son juste emploi.

Nos convictions sont celles de beaucoup; pourquoi nous accueillerait-on par l'indifférence? Nous sommes attristés de la misère qui afflige tant de gens, déclassés par suite des bouleversements successifs qui ont agité le pays, et nous espérons, tout en défendant la philosophie spiritualiste, parvenir à acquérir assez de forces,

pour soulager et réparer de nombreuses détresses.

Nous serons utiles, mais à la condition cependant de n'être point isolés. Que ceux qui nous approuvent ne craignent donc pas de s'unir à nous. Ils peuvent nous aider de trois manières:

1° En collaborant directement à notre œuvre par leur admission dans notre Comité.

2° En propageant nos idées, nos convictions, et en patronnant notre journal.

3° En nous adressant leurs conseils et leurs secours pécuniaires.

Les colonnes de l'*Esprit* sont ouvertes à tous; à tous aussi nous offrons une part dans nos sacrifices, dans nos efforts, comme aussi dans les satisfactions à recueillir, et parmi celles-ci, nous plaçons en première ligne, celle du devoir accompli.

Ne faisant point de ce journal une œuvre exclusivement personnelle, ne voulant servir spécialement ni partis politiques, ni coteries d'aucune sorte, ne voulant violenter aucune conscience, il est impossible que nous ne rencontrions pas des amitiés puissantes et actives, qui se joindront à nous pour la défense de la vérité méconnue et le redressement du sens moral, si affaibli par les utopies en cours.

Nous appelons à nous tous les hommes de bonne volonté, ils nous répondront. Nous voulons travailler pour tous, nous avons besoin de tout le monde.

On peut donc, dès à présent, s'adresser à M. l'Administrateur du journal, soit pour

entrer dans notre Comité dit de propagande, soit pour s'assurer une certaine quantité de journaux, afin de les répandre, soit pour s'abonner ou s'intéresser à notre œuvre.

LA RÉDACTION.

LE SPIRITUALISME

On communique, dès ce monde, avec les esprits qui nous entourent: les esprits sont des individualités dégagées de tout élément matériel: ils ont habité des corps humains, soit sur cette planète, soit sur d'autres.

On communique avec eux, par une qualité fluïdique, qu'on appelle médiumnité, et grâce à laquelle ils agissent sur notre élément matériel: cette action se manifeste par des bruits, des mouvements des corps, l'écriture, la possession de certaines personnes qui se trouvent douées, pour un certain temps, de talents particuliers.

Les esprits apparaissent parfois et presque toujours avec la forme qu'ils avaient en ce monde, afin d'être reconnus. On nomme incarné, l'esprit qui anime un corps vivant et jouissant de ses droits et besoins matériels.

Les communications livrées dans notre premier numéro (comme celle de ce jour) ont été obtenues par l'écriture: le médium n'ayant aucune connaissance théologique ou philosophique (son intelligence étant portée sur d'autres sciences) a écrit, sous l'influence de l'esprit, dans l'espace de quelques secondes, toutes ces longues pages que nous avons publiées et que nous publions: il était en possession directe de l'agent qui le guidait et le moindre

bruit qui se produisait auprès de lui lui, occasionnait une grande souffrance.

Il y a quelques années, en 1865, un de nos amis, M. Alp. de Boismartin, écrivait les quelques lignes qui suivent : elles démontrent combien déjà on se passionnait pour cette consolante étude du spiritisme :

— De tous cotés aujourd'hui, dans les lettres et dans les divers systèmes de philosophie, comme dans la pensée du plus grand nombre, a pénétré la notion de la transmigration universelle. La pluralité des existences humaines en est une des phases, étendue si on la considère en elle-même, et bien restreinte si on l'envisage relativement à la vie éternelle. C'est sous le nom de réincarnation qu'elle est désignée. Quelques-uns l'appellent à tort métempsycose. Ce mot grec a reçu une consécration. Il est affecté au système de Pythagore qui n'était qu'une ébauche, une intuition vague de la vérité que Platon, rectifiant les erreurs de son devancier, a mieux définie. Elle est aujourd'hui nettement établie et confirmée par l'enseignement presque unanime des Esprits.

A la grande objection : « Qu'importe d'avoir vécu, si on ne s'en souvient plus ? » objection que d'autres tournent de cette façon : « Je ne me souviens de rien d'antérieur à cette vie, donc je n'ai pas vécu avant, » M. de Boismartin répond :

— L'antique tradition du Léthé, cette ingénieuse allégorie de l'oubli du passé, et les explications multipliées de nos plus zélés écrivains qui en démontrent toute la justesse, ont déjà amplement éclairci à nos yeux l'obscurité de ce défaut apparent de notre état naturel : on ne se souvient pas de ce qu'on a pu être avant sa naissance.

Et d'ailleurs, dans la vie même, se souvient-on de tous les actes qu'on a accomplis, et les a-t-on moins accomplis ? de toutes les choses qu'on a vues, et les a-t-on moins vues pour cela ?

Le plaisir éprouvé, parce qu'il est oublié, en a-t-il moins été ?

Voici la conclusion de cette étude :

— Le petit nombre de pneumatologues dissidents qui existent en France, ne repoussent pas, en général, l'idée de la réincarnation sur les globes ; ils nient seulement qu'elle ait lieu sur le même. Il suffit d'énoncer cette proposition pour en démontrer l'inanité. En tant que l'esprit reprenne un corps, il le peut d'abord aussi bien dans le même monde où il a déjà vécu que dans un autre, et ensuite il le doit, afin de se retrouver sur le théâtre de ses premiers essais pour les reprendre et les conduire à meilleure fin. Si, de plus, les regrets et les remords contribuent à sa détermination, il convient qu'il l'exécute dans cette même société à laquelle il aura été inutile ou nuisible.

Assurément, il ne peut entreprendre de mieux agir, sous la direction d'une conscience éclairée par une plus ferme résolution, que là où il sait avoir une réparation à faire. Nous réparons donc, en général, dans le même monde, tant que nous avons à satisfaire aux exigences morales et naturelles, à toutes les lois qui y sont en vigueur. Ce n'est qu'après l'entier accomplissement de toutes ces conditions, que nous sommes conviés à prendre part à l'œuvre d'un monde plus élevé dans la hiérarchie des astres. Elles seront les mêmes dans ce nouveau séjour, ainsi que dans tous ceux où nous fixeront tour à tour nos transmigrations successives, jusqu'aux temps, encore bien éloignés de nous, où nous pénétrerons dans les cycles purement spirituels, alors que notre être se sera à tout jamais dégagé de la dernière affinité qui le relie à la matière.

Le perfectionnement des êtres amène celui des matières, c'est-à-dire des mondes planétaires : à mesure que l'idéal devient de plus en

plus une loi d'avancement pour les Esprits Incarnés, ceux-ci s'occupent à transformer, à embellir le monde qu'ils habitent afin de le rendre plus agréable et plus productif : ils sont aidés, dans cette tâche, par leurs aînés, les purs esprits, qui ne les abandonnent jamais, et il y a alors émulation entre tous les agents spirituels et matériels pour affirmer le progrès.

Comme nous le développait dernièrement notre collaborateur M. Alphonse MOMAS, la transformation du monde terrestre s'opérera non seulement par le concours des Incarnés unis en matière, mais aussi par le concours des Esprits errants et secondaires unis en idéalité : entre les Incarnés et les Esprits errants, il y aura alliance basée sur la vue du progrès, dévoilé par des faits irréfutables, se produisant sous l'impulsion des Esprits Supérieurs qui stimuleront le génie de quelques hommes d'élite.

La volonté de Dieu est dans la vérité, laquelle s'affirme par l'exercice désintéressé du bien. La vérité est cachée au regard des hommes, par suite des mauvaises passions qui divisent l'humanité : Quant au bien, la matière étant le palpable, chacun ne le comprend que dans ce qui le touche directement. L'égoïsme énerve l'âme.

L'esprit de l'homme, quittant le corps au moment de la mort, n'en abandonne pas aisément les goûts et les tendances, d'où il résulte un assujettissement plus ou moins long aux choses brutales de la vie humaine.

La vie humanitaire veut le bien pour tous ; tout le monde le comprend à son profit, et au détriment de celui du voisin : le mal domine par cette erreur de jugement.

Les communications spirites sont souvent trompeuses par suite de cet assujettissement aux choses brutales de l'esprit désincarné de ce monde, d'où tous les charlatanismes qui ont porté à se détourner du spiritisme bien des natures généreuses.

Le caractère des communications que nous livrons prouve suffisamment, par la morale qui s'en dégage, la hauteur du but poursuivi ainsi que la certitude de leur provenance.

Communication faite par l'Esprit de Saint Paul, apôtre, reprenant la communication du 7 février parue dans notre premier numéro.

Dieu avant la création était Tout, comme il est Tout depuis la création : Tout résidait en Lui comme Tout réside toujours en Lui. Il était ce qu'il est resté être : le Principe de toutes choses.

Il pouvait, à son gré, créer des corps solides ou ne point en créer ; créer des esprits, ou rester, seul, dans l'immensité, puisque l'immensité, c'est Lui.

Il pouvait également ne créer que des hommes et ne point créer d'animaux. Ou créer des animaux et ne point créer des hommes. Il pouvait aussi créer la terre sans eau, et l'eau sans la terre. Car tout était en Lui, et tout a été par Lui.

L'immensité n'était point le vide, le néant, car l'esprit de Dieu la remplissait.

Les limites n'étaient point établies, car l'immensité n'a point de limites.

Les lois physiques existaient en principes, mais à l'état latent, car les motifs de les approprier n'étaient pas encore créés.

L'homme n'était qu'une faible parcelle d'un souffle de Dieu. Son principe intelligent ne saurait se définir, comparativement au centre intellectuel d'où il provient, et cependant, le principe existait, mais il est impossible de lui donner une évaluation même approximative,

tantil était restreint ; c'était une pensée de ce qu'il pouvait devenir ; l'individualité à l'état d'embryon.

Les lois physiques qui n'avaient pas encore une raison positive d'être, n'étaient donc qu'à l'état de préparation ; car une loi naturelle n'est, à proprement dire, que la résultante régularisatrice de ce qui est.

Lorsque Dieu a créé la matière, il en a créé de différentes sortes. Les plus lourdes, lancées dans l'espace, sont descendues plus profondément, jusqu'à s'établir sur des points de l'immensité offrant une résistance en rapport avec leur pesanteur ou leur éloignement du centre vivifiant. Les autres ont obéi aux mêmes lois, et c'est ainsi que les diverses planètes occupent des degrés qui diffèrent les uns des autres.

Aux plus lourdes, il fallait une population plus matérielle que celle, habitant les plus légères, et ainsi de suite jusqu'aux absolument éthérées, c'est-à-dire les plus rapprochées de la suprême perfection, et marquant exactement les étapes que les esprits incarnés doivent parcourir, avant d'atteindre le but qui leur est marqué.

Lorsque vous dites d'un homme qui meurt dans des principes de perfection : « Son âme s'est envolée vers le ciel, » vous n'êtes pas éloignés de la vérité. L'esprit, qui a rempli sa mission sur une planète, étant en état d'avancement, s'élève à une autre planète ; plus parfaite, où il continuera à progresser, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il soit en état de perfection.

S'élèver à une planète supérieure est une récompense ; la différence qui existe entre elles est, au point de vue de l'existence matérielle, ce qu'au point de vue de la quiétude de l'esprit, le Purgatoire et le Paradis sont en réalité.

Il en est de même en sens inverse ; l'esprit qui a démérité durant l'existence de son corps, est précipité dans des mondes inférieurs, où il lui faut expier ses fautes, jusqu'à ce qu'il ait mérité de nouveau de reprendre sa marche ascendante vers le foyer de vérité, et c'est ce que l'on désigne sous le nom d'Enfer.

Cela confirme, sauf les figures, utiles dans un âge, mais susceptibles d'être modifiées par une explication, plus large, suivant les temps et les développements intellectuels de l'humanité, la véracité des écritures sacrées.

L'esprit, (ou l'âme,) s'il a acquis certains mérites durant sa vie terrestre, se réincarne dans une planète d'une sphère supérieure, où la matière est moins grossière, et où il est, par conséquent, exempt d'une grande partie des maux qui le tourmentent ici-bas. Les habitants ont mieux conscience de leurs actes et peuvent mieux discerner le bien et le mal. Leurs besoins sont moindres et, comparativement, plus faciles à satisfaire. Le climat est en rapport avec le degré d'élévation, et le principe intellectuel est beaucoup plus prononcé, car les labeurs physiques ou matériels ne le contraignent pas autant dans son développement.

C'est donc déjà ce que l'on peut nommer un Purgatoire, mais un Purgatoire intelligent où l'esprit ne souffre que dans les tendances matérielles qu'il a conservées et dont il a à se dépouiller entièrement.

L'esprit en punition, tombe suivant ses fautes, dans des planètes inférieures, où tout est à l'état primitif ; et cela lui est d'autant plus pénible, qu'il a l'intuition d'avoir connu des régions meilleures, et d'avoir frayé avec une population supérieure à celle, au milieu de laquelle il est condamné à vivre. Il endure ainsi tous les tourments dont les écritures menacent les méchants, mais sous une autre forme beaucoup plus sensée ; car les souffrances de ceux qui sont châtiés ont un but utile, ce qu'elles n'ont pas dans l'Enfer, tel qu'il est annoncé ;

elles ont pour but d'améliorer l'être spirite et de lui faire perdre les vices qu'il a contractés dans l'exercice de ses besoins matériels.

Dieu n'a pas voulu que l'esprit soit damné éternellement, pour les fautes de la matière; mais il a voulu l'obliger à surveiller assez son corps pour en diminuer le nombre.

Celui qui fait bien ne peut être abaissé au niveau de celui qui fait mal, et celui-ci ne mérite point d'être élevé au rang de celui-là. Tous les casuistes réunis ne sauraient prouver le contraire, et aucun ne saurait l'essayer, à moins qu'il ne s'agisse de lui-même et qu'il veuille être jugé dans sa propre cause.

La grandeur de vue de l'Eternel, lorsqu'il dit aux esprits, d'habiter les corps matériels qu'il vient de créer, corps matériels qui sont destinés à peupler les diverses planètes, s'affirme dans toute sa sagesse et dans toute sa clarté. Il a voulu ainsi leur fournir les moyens de collaborer à son œuvre, et leur éviter le fardeau d'une oisiveté sans but; en leur dévoilant des horizons sans cesse modifiés par leurs travaux. Les esprits n'étant point soumis aux exigences des besoins matériels, n'auraient eu qu'à planer dans l'espace, sans que leur essence intelligente eût contribué, en quoi que ce soit, à l'amélioration de la matière, de sorte que, les planètes n'auraient été que des obstacles dans l'immensité; obstacles sans objet, inutiles, ne produisant rien qui eût un principe raisonnable.

Créant le corps de l'homme, sans lui adjoindre l'esprit, les choses ne seraient pas meilleures: chaque planète eût été un dépôt de misères également sans but; mais, en joignant l'esprit au corps, tout en lui assignant une mission limitée, celui-ci avait un but déterminé, d'autant plus sensible qu'il émanait d'un principe intellectuel; car, bien que la partie spirituelle ne se confonde pas, à proprement parler, avec la chair, elle n'en est pas moins le régulateur constant, et l'inspirateur presque toujours bienveillant.

En disant — bienveillant, il ne faut pas croire que ce soit une bienveillance de tous les instants, poussée jusqu'à l'excès; autrement ce serait une faiblesse; c'est d'une bienveillance juste et raisonnée dont la partie spirituelle se trouve sans cesse animée vis-à-vis sa partie matérielle.

Etre bienveillant pour celui qui est vicieux ne consiste pas à l'absoudre aveuglément de toutes les fautes qu'il commet, mais à lui en démontrer la laideur, et à l'exhorter à ne plus en commettre, tout en le punissant pour celles qu'il a commises. Agir différemment serait s'associer à ses erreurs et, par cela même, s'en rendre complice.

Si l'esprit ne s'associe pas aux fautes commises par le corps, et qu'il cherche, au contraire, à l'en détourner, sa responsabilité est moins grande; mais, s'il s'y associe, soit par faiblesse, insouciance ou dérèglement, il assume toute la responsabilité, et il s'expose à des peines sévères, qui varient suivant le degré de culpabilité.

Certains esprits, ayant atteint un certain degré de perfection, se sont laissés gagner par la mollesse, et en ont été châtiés; tous ne se sont pas corrigés; quelques-uns, même, ont voulu se rebeller contre la justice de Dieu.

C'est ceux-là que l'Ecriture appelle Démons.

Les conséquences de l'union de l'esprit à la matière sont immenses. Toutes les planètes habitées sont cultivées pour subvenir aux besoins de la matière. Les arbustes et les fleurs en sont les ornements, et toutes les mille beautés créées par l'homme sont le témoignage de la puissance personnelle qui lui a été donnée.

Les esprits incarnés, qui abusent de leur libre arbitre, pour persévérer dans une voie mau-

vaise, ne peuvent, en aucune façon, oublier leur principe. Ils s'en détournent, c'est vrai, ils cherchent à le renier, c'est encore vrai; mais leur impuissance à soutenir leur rôle se manifeste en toute occasion; on contents de s'adorer entr'eux, ils descendent jusqu'à adorer les statues qu'ils érigent à leurs amis décédés, ce qui est une preuve d'affaiblissement moral. Eprouvant le besoin d'adorer quelque chose, ils adorent ces statues, lesquelles ne sont même pas toujours celles d'hommes de valeur; parfois, voulant afficher une prétendue indépendance en matière religieuse, il en est qui prétendent ne rien adorer du tout, et qui adorent la matière sous les jouissances qu'ils en recherchent. Beaucoup d'entre eux, pétris d'orgueil, cessent d'adorer Dieu, parce que, comprenant sa grandeur, ils sont effrayés de leur propre petitesse; et tous ces adoreurs de statues, de jouissances matérielles, de mots creux quoique sonores, ne s'aperçoivent pas que, croyant détruire un esclavage d'esprit, ils élèvent un esclavage de corps, qui les abaisse au niveau des peuples primitifs.

Pauvres hommes, qui croyez vous soustraire à l'action toute puissante du Créateur! Considérez-vous un instant et, si vous n'avez pas perdu tout sentiment du vrai, toute notion du beau, vous serez obligés de rabattre de vos sottises prétentions; alors, votre esprit fera un retour salutaire sur lui-même, il se souviendra que la vérité existe, qu'il en a été témoin, et il s'efforcera de la retrouver.

Ne pas vouloir revenir à une compréhension plus exacte des faits qui se renouvellent sans cesse sous nos yeux, c'est mentir à l'humanité et se mentir à soi-même. Celui qui se met dans ce cas, perd le droit de parler de justice: il en renie le principe. Il devrait, s'il lui était possible d'être logique dans l'erreur, ne pas s'attacher aux biens temporels et partager avec ses frères qui en sont privés — car, s'il ose prononcer les mots de justice et de fraternité, il a à les mettre en pratique, en donnant l'exemple de la renonciation, puisque ces biens ne lui appartiennent pas. Il n'a que quelques années à passer sur cette terre; après cette existence, il n'y a rien: ceux qui ne possèdent pas ont autant de droits que lui à posséder. Il n'y a pas deux morales.

Où il vole les autres, et alors la justice n'est qu'un mot dénué de tout sens; ou il ne les vole pas, et dans ce cas, la justice existe.

Mais pour que la justice existe, il faut que ceux qui sont déshérités des biens de ce monde, soient l'objet d'une compensation: quand et comment l'obtiendront-ils? De quelle manière les docteurs de l'erreur, pourront-ils la leur donner? S'ils sont impuissants à rétablir l'équilibre, comment osent-ils poursuivre ceux qui veulent s'approprier une parcelle de ce qu'ils possèdent? Le fils de l'artisan a-t-il moins de droits à la fortune que celui qui naît au milieu de l'abondance? S'il en est ainsi, toutes les promesses d'Egalité sont des mensonges. N'ayant qu'une existence à supporter, l'homme n'a pas le droit d'accaparer des biens qui proviennent de la terre et doivent y retourner: la terre appartient à tous.

En tout, il faut de la logique. En niant l'immortalité de l'âme, on nie le châtement et aussi la récompense. On n'est ni le bien ni le mal, on est un vice. Si on ne provient que de la terre, on n'a droit qu'à une part proportionnée à chaque individu, tous ont les mêmes droits, et aucun raisonnement ne saurait les priver de ces droits.

Celui qui est inhabile à récompenser n'a pas le droit de punir.

Les erreurs que l'on propage, sans réfléchir, peuvent amener celui, qui a commis un larcin, et que l'on veut châtier, à dire à ses juges:

« Rendez-moi les biens qui m'appartiennent et que vous, tous les heureux de ce monde, vous détenez injustement; je ne volerai plus. »

Que répondra-t-on? Augmentera-t-on la rigueur du châtement? Oui! Sans doute, mais alors, l'injustice commise sera plus considérable. D'ailleurs, la rigueur est toujours un signe de faiblesse, et, châtier n'est pas convaincre.

Sans l'idée de l'immortalité de l'âme, sans la reconnaissance d'un Etre supérieur, Créateur, et s'intéressant à ses créations, il n'y a plus d'idée de justice; l'homme frappe son semblable par la seule crainte d'en être frappé, il devient un être misérable, en sévisant comme en récompensant.

Qui récompenserait-il? — son oppresseur, celui qui aurait raison de ses lâchetés.

La force est le suprême argument des hommes, comme des peuples, là où la négation, d'une justice divine, ne vient point expliquer les malheurs et les bonheurs de ce monde.

Beaucoup de peuples égarés, ne pouvant concilier la justice d'un Etre suprême, avec des tourments indescriptibles durant l'Eternité, pour un moment d'erreur, ont douté, et, du doute à la négation, il n'y a qu'un pas. Ce pas a été franchi par un certain nombre.

Entendons-nous donc?

Certes, celui qui a péché est puni; mais pour celui qui a moins péché, la punition est moins forte et, quant à celui qui n'a pas péché, ou dont l'intention et les actes ont effacé la faute, il est récompensé.

Quel est celui qui, ayant à choisir, préférera le châtement à la récompense? Quel est celui qui, pouvant s'assurer un meilleur sort, préférera s'en réserver un pire? Quel est le général qui consentirait à devenir simple soldat? Le savant qui aspirerait à l'idiotisme? Le voyageur qui tournerait volontairement le dos au but qu'il désire atteindre? Dans les pays de l'athéisme seulement, on trouvera tout cela.

L'athée peut aussi, très bien, être comparé à un voyageur qui aurait l'air très pressé, et à qui on demanderait:

— « D'où venez-vous? » et qui répondrait — « Je ne sais pas. »

— « Où allez-vous? » — « Nulle part! »

Tous les gens sensés le plaindraient et di- raient, avec raison, qu'il est fou. Tout voyageur sait généralement d'où il vient, et vers quelle localité il se dirige.

Celui qui nie Dieu et qui croit au néant est un voyageur qui ne sait d'où il vient, ni où il va, et c'est à celui-là qu'il faut surtout montrer le chemin, afin qu'il se souvienne d'où il vient et qu'il sache où il va. Tout homme de bon sens ne doit demander sa route qu'à ceux qui peuvent la lui enseigner. Et encore, ne doit-il mettre le renseignement en pratique que s'il concorde avec les indications antérieures dont il était muni.

Tel voyageur qui avait traversé un désert et qui voudrait parcourir la même route, vingt ans plus tard, ne devrait point s'étonner, s'il rencontrait des champs cultivés, là où il n'avait vu que des plaines arides; des cours d'eau, où il n'y avait que des monceaux de sable; et, des villes où il n'avait rencontré que des montagnes inhospitalières; car, la destruction de la matière s'opérant sans cesse, la création ne s'arrête point. Mais aussi, il serait illogique de dire à ce voyageur de suivre les mêmes sentiers qu'il aurait parcourus jadis, puisque des routes créées depuis, lui rendraient la marche plus facile; de se nourrir de fruits sauvages et de racines, puisque des champs cultivés lui offriraient le nécessaire; de se tenir toujours en garde contre les animaux féroces, puisqu'il ne rencontrerait plus que des gens bienveillants, ayant vaincu toutes les difficultés de l'ancien pays.

Ce voyageur aura-t-il à être surpris de pareils changements ?

Oui, s'il n'a pas la foi ! Non, s'il croit en Dieu ! Sa croyance lui dira : « Ce désert créé par Dieu devait avoir un but, une raison d'être ; tu as pu être surpris de le voir privé d'arbres utiles, de cours d'eau, de populations humaines ; tu as pu regretter qu'une si vaste étendue de terrain ne fût pas cultivée et qu'elle n'eût d'autres habitants que des fauves. Mais, comprends bien que les temps n'étaient pas arrivés. Aujourd'hui, ils sont venus. Ce qui n'était que rochers inextricables, s'est transformé en villes florissantes ; ce qui n'était que chaos, est devenu des plaines cultivées, luxuriantes de végétations ; où il n'y avait que des fauves sanguinaires, existe une population laborieuse, intelligente et hospitalière. Tu croyais que le désert resterait désert, que seuls, quelques rares voyageurs s'aventureraient à le traverser, et aujourd'hui, tu y retrouves un monde. »

Ce désert représente certains âges de l'humanité, où les figures les plus terribles étaient nécessaires pour maintenir l'homme dans le sentiment de ses devoirs envers Dieu ; il était matériel, il fallait parler à la matière ; il n'eût pas compris alors le mystère de la réincarnation ; ses sens étaient absorbés par l'épaisseur du corps, et s'il faut savoir parler suivant le degré d'intelligence de son auditoire, il faut aussi savoir modifier ses discours suivant les connaissances que cet auditoire a acquises. Donc ce qui était vrai, il y a mille ans, l'est toujours, il n'y a à l'expliquer qu'en tenant compte des temps écoulés, de l'instruction reçue et du nombre d'incarnations des esprits qui habitent la planète. Chaque époque rapproche l'homme de la vérité, et, à mesure que l'homme approche de la vérité, les voiles charnels qui, jusque-là, la lui cachaient, se déchirent, et la lui font concevoir de mieux en mieux.

Arrivé à un degré d'instruction sérieuse, l'erreur disparaît, et les images terrifiantes sont remplacées par l'explication de la sagesse et de la bonté du Créateur. L'homme instruit n'est plus l'enfant ignorant ; il veut savoir sans qu'on lui impose un châtiment pour acquérir la science.

Communication de Saint Paul, apôtre.

ERDNAXELAG.

LES PAUVRES GENS

Victor Hugo parlait il y a quelque temps de Dieu, et de sa ferme croyance en la destinée de l'âme : sa voix, portant au delà des quelques auditeurs admis à l'entendre, retentissait au dehors et trouvait un écho dans le cœur de tous ceux qui espèrent le perfectionnement de l'homme par le travail moral ; cette profession de foi spiritualiste du poète, perdu au milieu du clan des révoltés, était accueillie avec toute l'attention qu'elle méritait, et inspirait de suite de profondes méditations.

Victor Hugo croit en Dieu, en sa justice, en la vie éternelle ; il croit à la puissance de l'esprit survivant au corps, il le dit, il l'affirme ; on l'écoute, on l'admire, puis on réfléchit et tristement on constate que chez lui deux influences agissent simultanément, l'une qui réside en son âme et qui dicte ses chefs-d'œuvre, l'autre qui tient en ses instincts de matière et qui dirige ses actions politiques ou sociales. Son génie de poète et de penseur, après avoir touché au sublime, se voile et l'empêche d'a-

percevoir les petites intrigues de ceux dont il partage l'idéal gouvernemental ; il ferme les yeux et les oreilles pour ne pas condamner les folies des faux prophètes du jour : il ne veut pas intervenir pour remettre les esprits en équilibre et dire au peuple qui le vénère : « La cause du pauvre et du souffrant ne dépend pas du pauvre et du souffrant. Les hommes n'ont pouvoir pour diminuer pauvreté et souffrance que dans un État où chaque intelligence, chaque force sont à leur place ; pour qu'une intelligence et une force se développent au profit de tous, il faut que la masse ait le respect des droits acquis. Elle n'a pas ce respect quand elle croit à la chimérique égalité de tous les hommes... »

Victor Hugo ne dit pas cela : il croit en Dieu ; il a en lui cet enthousiasme de l'esprit éclairé qui sait son indépendance absolue de la matière, il se contente de dire à ceux qui l'approchent : « Vous pouvez douter, moi je ne doute pas. »

O poète, ne pas douter et laisser douter, c'est entretenir l'erreur, c'est fuir la mission qui incombe aux êtres supérieurs et qui leur ordonne d'adoucir par toute la sollicitude possible, le sort moral et matériel des déshérités ; c'est afficher un égoïsme relatif, motivé par les succès et les triomphes. Victor Hugo doit, dans sa verte vieillesse, se défier de cela. Plus l'homme est grand par son travail, par le prestige qu'il a acquis, plus il est responsable devant l'humanité d'abord, devant Dieu ensuite. Se tromper lui est interdit : il est à la merci de l'examen de tous ceux qui aspirent au progrès.

Dire : « je ne doute pas », ne suffit pas : il faut conclure avec l'autorité incontestée dont on jouit, et conclure ainsi :

— Dieu, en dehors de toute religion, s'impose à nous par le secret désir que nous avons tous d'améliorer notre position sociale, laquelle n'est qu'un pâle reflet de ce que conçoit notre imagination. Notre imagination s'active au contact de la civilisation et des perfectionnements qu'elle apporte dans les milieux humains : elle est une force intérieure qui nous domine et veut que nous raffinions nos goûts, comme elle est elle-même modifiée par le degré d'instruction qu'elle reçoit : nous voulons améliorer et nous améliorons en même temps autour de nous, car cette amélioration n'a de base certaine d'avenir que par l'épuisement des forces destructives, des dissolvants qui sont dans toute société qui s'ignore : et ces dissolvants sont la misère, et la haine qui en résulte des uns aux autres.

Parlant de Dieu, auquel il croit, pourquoi Victor Hugo ne considère-t-il pas, avec la profondeur de sa vue géniale, l'humanité dans son ensemble, et n'en dit-il pas quelques mots qui donnent à tous les humbles, à tous les troublés, à tous les insoumis, l'éclair d'une espérance. L'ombre d'une consolation, le germe d'une morale. La croyance en Dieu engendre la croyance en l'humanité, et celle-ci indique les devoirs vis à vis l'homme.

De l'Immensité, dans laquelle se dérobe le mystère si creusé : Dieu ; de Victor Hugo, élevant son âme vers l'infini ; de tout ce qui fait battre le cœur du rêveur : Dieu, éternité, humanité, destinée, idéal même, il se détache une leçon salutaire, c'est le souci constant qu'à l'homme de s'inquiéter au delà de ses besoins et de ses horizons, c'est la multiplicité des efforts faits, en commun, pour atteindre des moyens de vie, de plus en plus en rapport avec tout ce qui nous entoure, tout ce qui nous éblouit.

Apercevant le grand, on s'intéresse au petit : on se rapproche de lui, on a la pitié du faible, la charité diminue les distances sociales ; la main qui se tend et qui reçoit s'amollit ; le cœur auquel on enlève les angoisses, s'ouvre aux

doux sentiments ; d'un autre côté, celui qui protège, prend conscience de lui-même ; l'accord se cimente entre les individualités, avant de se fonder entre les classes, entre les sociétés. Jamais, à aucune autre époque, il n'y eut tant besoin d'apaisement que chez nous, à cette heure.

Qui ne recule, effrayé, devant le nombre sans cesse croissant des pauvres et des malheureux ? Les statistiques révèlent des chiffres de secours par l'assistance publique, à épouvanter tout autre peuple que le nôtre ! Les statistiques ne tiennent pas compte de ceux qui préfèrent la mort ou la longue agonie à la honte d'avouer leur détresse : combien sont-ils ceux-là !

La fraternité et la solidarité n'ont jamais vu tant de détresses que depuis qu'on en parle au tant : partout on heurte une misère affichée ou une misère cachée : près de nous, autour de nous, si on cherchait bien, on trouverait un être qui ne sait comment joindre les deux bouts. Les malheureux se rencontrent à chaque pas, nul n'y fait attention : qui se soucie de l'être misérable à qui tout manque, travail argent et protection.

Cet homme, ce paria sort de chez lui, dès le matin : il circule par les rues, les yeux rongés sous l'inquiétude : seul ou en famille, son supplice est de tous les instants : la vie s'agite fiévreuse, brutale, ou insouciance, près de lui, il n'en profite pas, il meurt à chaque seconde ; les pensées qui écrasent son intelligence, lui montrent l'indifférence de tous côtés. Il a des parents, des amis, il n'ose s'adresser à eux, il craint les meurtrissures : son âme est une plaie, une blessure de plus la tuerait. Pourquoi est-il dans cet état ? il l'ignore ; il avait un emploi, des appointements, il a perdu cela, soit pour essayer de voler de ses propres ailes, soit pour tout autre motif auquel il a ou n'a pas contribué ; ses ressources se sont épuisées, l'heure est venue où il n'a plus su que devenir. Qu'il soit jeune, qu'il soit vieux, il survit au fond de lui, cette froide dignité qui glace la voix, lorsqu'elle va implorer un secours, une aide : la faim poursuit d'une façon intermittente, car de temps en temps, quelques rares occasions procurent encore un repas. C'est atroce, et je le répète, tous les jours, auprès de n'importe qui, cela se passe, cela est, un être souffrant, déclassé, est là, qui meurt de faim, de chagrin, de désespoir et de honte. Nul ne le soupçonne : un suicide nous arrache parfois un cri d'étonnement ; et c'est tout. Le mal continue sa marche, l'égoïsme arrête l'élan généreux qui poussait à une délicate sollicitude à l'égard la position d'un pauvre hère, le minotaure engloutit l'homme et son honneur, c'est affreux.

L'homme atteint par la misère, hésite longtemps, avant de reconnaître l'ennemi auquel il a affaire : il souffre de l'âme et du corps, il espère encore : il a son amour-propre qui lui dore sa situation : les souvenirs de famille, d'un père et d'une mère honnêtes lui disent tout bas, « tu ne périras pas, tu seras protégé comme ton père et ta mère ont protégé. » Les traditions de devoir et de travail surnagent au-dessus du naufrage des illusions : il a foi en lui par ce qu'il se sent capable d'accomplir telle besogne qu'on lui confiera, parce que le travail fait, il s'empressera de tendre la main aux amis en retard. Le temps passe, rien ne surgit, l'impuissance se dessine, la vie se ferme.

Puis, à l'angoisse qui triture l'âme, il faut ajouter cette nomenclature de faits, toujours les mêmes, pour un homme à la mer, et qui accroissent d'autant, l'horreur de sa misère : les amis disparaissent les uns après les autres, les connaissances n'existent plus, les membres de la famille sont disséminés à droite, à gauche, et ont leurs charges personnelles qui leur in-

terdisent toute intervention, le vide se fait de plus en plus autour du désespéré; les recommandations obtenues pour trouver un emploi, sont banales; les sollicitations qu'il fait, sont tremblantes, d'où l'insuccès: on égrène ainsi un chapelet de tortures, au bout desquelles l'homme, le mieux trempé, ne voit d'autre fin que la mort.

Qu'a fait cependant cet homme? Quel est son crime? L'instruction lui a été donnée pour franchir les étapes de la vie sociale, pour s'élever au-dessus du rang désigné par la nature; n'est-ce point cette instruction qui, en lui élargissant l'horizon, lui a détaché la tête du corps, et lui a permis de croire, que ses jambes atteindraient facilement les hauteurs entrevues par ses yeux. Les hommes qui font les lois, ont dit: « Tout homme a besoin de science, par la science on diminue les difficultés de la vie. » Les parents se sont saignés aux quatre veines pour que leur enfant ait cette science précieuse; qu'a appris celui-ci? Ceci: qu'il y avait des heureux et des malheureux, des riches et des pauvres, des privilégiés et des déshérités, des oisifs et des travailleurs, des puissants et des faibles; et qu'il existait des adroits, sachant glisser de la seconde catégorie à la première. Il s'est dit: « J'arriverai. »

La société, qui avait mis à sa portée l'instruction, sans se soucier de l'emploi qu'il en ferait, s'est alors dressée devant lui, et malgré toutes les révolutions idiotes, entreprises pour remplacer les anciens abus par de nouveaux, lui a répondu: « Permettez, mon cher monsieur, la fortune, la gloire ou le pouvoir ne se gagnent que par un long et pénible siège: à moins toutefois que vous n'ayez dans votre havresac, un joli assortiment de ruses et de trahisons; en ce cas, vous pouvez marcher, mais je vous préviens, j'ai des pièges, contre lesquels, je vais essayer de vous faire trébucher. Malheur à vous, si je réussis. »

L'ambition ne calcule pas les efforts. Le fils d'une famille modeste, débute dans la vie civile par un complément d'études spéciales, qui doivent le conduire aux professions dites libérales, études menées au milieu de toutes sortes de tentations, auxquelles il ne peut mordre; ou bien, s'il ne poursuit pas ces études, il s'enferme dans quelque bureau, où, avec de maigres émoluments, il caresse les rêves les plus mirobolants, il s'entretient l'esprit des illusions les plus décevantes.

Rêver et vivre, cela a toujours fait deux: quelques années écoulées n'ont pas amené l'expérience: les positions libérales et les positions indépendantes, consomment et détruisent sur le même pied, une majeure partie des jeunes gens qui s'adressent à elles. Le plus beau temps de l'existence, ce temps de jeunesse active, où les travaux les plus difficiles apparaissent comme des jeux d'enfants, se consume sans profit pour le jeune homme, sans profit pour la société. Il arrive un moment où, ce pauvre fils d'honnêtes travailleurs, n'ayant abouti à rien de bien sérieux, commence à croire en la vie d'aventures, aux chances d'une entreprise commerciale, financière ou industrielle, et où il se lance dans des impasses, n'ayant d'autre sortie, que la chute, avec ou sans déshonneur.

De leur instruction, la plupart des jeunes gens ne tirent que déceptions, amertumes, tracasseries et revers, car, il faut avoir le courage de le dire, l'instruction, sans débouchés accessibles aux diverses capacités des individus, est une œuvre maladroite; conçue dans de très bonnes intentions, mais allant à l'encontre de ces intentions: elle ne produit que le mécontentement et la jalousie des vaincus contre les vainqueurs. La preuve en est dans les bouleversements successifs qui agitent la société

française, émiettent les forces et les ressources du pays, à mesure que cette instruction se répand: par elle, les besoins et les désirs de chacun se décuplent; satisfaire ses appétits est le but principal de celui qui a étudié, appris et retenu; profiter de ses facultés, semble tout naturel à l'homme, mais pour en profiter, il est souvent urgent d'étouffer les délicatesses de l'âme, d'où le matériel l'emporte sur le spirituel, et d'où toutes les transactions morales de conscience, auxquelles on assiste depuis les changements réitérés que la France subit dans son gouvernement. L'instabilité de l'humeur individuelle crée l'instabilité politique des nations, et celle-ci amène la désagrégation des forces pondératrices.

Cette instruction est reçue, avec des fruits différents, par tous ces jeunes cerveaux, que l'on veut fondre sur un même modèle: les uns conçoivent rapidement, d'autres lentement; certains s'attachent à ceci plutôt qu'à cela. Le maître n'a pas le temps de songer à manipuler, suivant sa nature propre, l'intelligence qu'il a à développer. Celle-ci est destinée à suivre telle carrière, alors qu'elle était attirée vers une autre, la médiocrité sociale en ressort. Un peuple, tiraillé par une instruction précoce, ne retient que le mauvais de cette instruction. Dans cette masse de jeunes gens qui, chaque année, quittent les écoles et les lycées, les uns, la plus grande partie, se précipitent vers la vie facile, et y usent leur moral et leurs forces physiques; les autres (on pourrait les compter) se mettent résolument à l'œuvre et succombent, pour la plupart, en route, avant d'être parvenus.

Est-ce fatal? Est-ce nécessaire? Le philosophe creuse cette question depuis qu'il y a des hommes sur cette planète, la solution lui échappe.

Dans tous ces cœurs, qui battent au printemps de la vie, et qui espèrent en l'avenir, les années d'instruction ont déposé un seul germe, une seule pensée: la conviction de leur valeur, qui les amènera, au début de l'existence, à compromettre leurs chances réelles de succès, par des légèretés, ou des négligences regrettables.

Aussi, aujourd'hui, en notre temps, où les idées se remuent à la pelle, où les banques amoncellent dans leurs caisses les millions, où les administrations publiques, générales ou privées, appellent à elles des milliers d'employés, où la diffusion de la pensée humaine, par le développement de la presse, ouvre une carrière à de vaillantes natures, la misère étroit, corrompt, étrangle, plus que jamais, l'homme de la classe moyenne; le fait est frappant, concluant: ce sont les déclassés qui rendent la misère plus sombre, plus hideuse, et cela parce que la société qui veille à l'instruction de l'enfant, l'abandonne à sa vingtième année: elle le prend bien, pour le service militaire, mais sérieusement, depuis que tout se désorganise, l'enfant, devenu soldat, est encore plus abandonné qu'au milieu des hasards de la vie civile.

Les années où l'on tâte la vie, n'apprennent rien au jeune homme, et celui qui a en lui un talent, un mérite quelconque, celui que travaille le goût de l'invention, celui qui se sent poussé vers les arts, ou qui se passionne pour la philosophie, s'il est pauvre et isolé, sera infailliblement dévoré par la petite bête qu'il porte en lui, avant d'avoir acquis les sympathies voulues pour marcher dans le sens de ses facultés. Et par quelles tourmentes il aura passé!

Rebuté partout, débusqué des moindres positions qu'il a pu occuper, il voit d'abord la raillerie accueillir ses premières fièvres: puis viennent les outrages, bientôt suivis d'une espèce de mise en quarantaine: les conseillers

naturels, père ou mère, se désolent: les accusations les plus saugrenues pèsent sur lui: paresse, incapacité, voire même imbécillité, telle est l'appréciation qu'on en fait: enfin la brouille le sépare d'avec tout ce qu'il aime, tout ce qu'il a habitude de respecter. Quels supplices, et tout cela pour un don de la Providence! La dignité ne lui permet aucune fausse démarche: il est délaissé par les siens, il ne peut demander à des inconnus aide et protection; que répondrait-il à leurs questions? Ce serait s'exposer à de fâcheuses interprétations. Il vit seul, son existence est un problème de tous les instants. Le soin qu'il a de conserver un certain décorum, le jette souvent, entre le comique et le tragique; il a envie de pleurer et il sourit à un ami, il offre de prêter de l'argent, alors qu'il ne sait comment il paiera son dîner du soir; il craint de descendre du piédestal sur lequel il a posé sa personnalité, il y a dans cette crainte: timidité, orgueil et estime de soi-même. Beaucoup, en fin de compte, finissent par se tuer, on en parle un jour et tout est dit. Un pauvre de moins souffre ici bas.

Quelle variété dans tout ce monde de pauvres gens! Ici, c'est un jeune provincial qui, plein de confiance et d'espoir, en ses facultés intellectuelles, s'est lancé, tête baissée, dans la vie parisienne; il a été renversé, piétiné, déchiré, sans qu'il ait eu le temps de se reconnaître, et d'être examiné, étudié, classé: il ne lui reste qu'un refuge: la Seine. Plus loin, c'est un jeune ménage débarqué à Paris avec quelques petites recommandations; elles n'ont point procuré de suite, le travail dont on ne doutait pas, et le Mont de piété a commencé par s'emparer des bijoux, des vêtements et de presque tous les objets avec lesquels on était arrivé; un emploi précaire a enfin été offert au mari, qui l'a accepté avec joie: il a fallu s'installer, prendre un logement, on s'est endetté: le premier terme qui échoit n'est pas payé: tout ce qui a quelque valeur s'engloutit au Mont de piété. Après cet établissement, on a eu recours à ces usuriers qui prêtent sur les billets à 10% d'intérêts, payables chaque mois; les malheureux ont été sucés jusqu'à la moelle des os. Talonnés par les créanciers, énervés, épuisés, ne désespérant cependant pas encore, ils ont eu vingt francs de ci de là, avec lesquels ils ont allongé leur misère; la femme a sollicité du travail et quand elle l'a eu, elle a négligé son intérieur; le lien conjugal s'est relâché; les dispositions morales ont tourné, le sens du bien s'est effacé, la souffrance continue a décomposé les ressorts organiques et cérébraux du ménage; la vie au jour le jour détruit toute idée généreuse, toute pensée de se relever, on s'en prend à la société ou à soi-même, les dettes s'aggravent des frais de poursuite, des scandales, des querelles; pas un rayon de soleil n'éclaire l'existence du malheureux qui devient celle d'un damné. Les derniers meubles ont été à leur tour saisis par les impositions ou par le propriétaire; le désespoir s'empare alors de l'âme la plus énergique; on se réfugie à l'hôtel, hôtel de dixième ordre, où le destin poursuit implacablement les déclassés qui n'ont pas voulu s'engager dans la voie ouverte par le travail des ascendants. Comment cela finit? Si la femme est jeune et jolie, si elle a assez de la lutte, elle se vend, le mari profite ou se sauve; dans les deux cas, il est condamné par l'opinion publique. Ailleurs c'est toute une famille nombreuse: il y a un père, mère, enfants et quelquefois aïeux! Dieu bénit les familles nombreuses, mais Dieu recommande aux familles nombreuses d'avoir foi, esprit de conduite et discernement de ce qui leur convient; le budget de la famille s'est grevé par l'instruction des enfants; ceux-ci,

d'instruction moyenne, sont aptes à faire tout ce qu'on voudra, mais à ne rien vouloir par eux-mêmes; ils sont improductifs dans la maison, car leur principale idée est de s'amuser comme leurs condisciples plus fortunés; leurs coups de dents ébrèchent les ressources de leurs parents et en activent les embarras. Le père leur adresserait bien quelques observations, la mère les défend, en avançant qu'il faut bien que jeunesse se passe, et que plus tard, ils aideront; ce plus tard ne lui jamais. Les enfants, imbus du scepticisme général, s'éloignent du toit paternel, quand leur secours est essentiel, et, enfants ingrats, ils s'attellent à toutes les basses œuvres de revendication sociale. Place aux parasites et aux paresseux. Les pauvres parents, ruinés, et non guéris de leurs chères illusions, mangent par la charité ou meurent de misère. Que de cas, il y aurait encore à ajouter!

Tout ce qui est pauvre n'est pas toujours recommandable, loin de là; ce n'est pas une raison pour abandonner l'infortuné, car dans tous ceux qui ne demandent pas, et qui vivent dans la gêne, se cachent les travailleurs de pensée et les travailleurs de perfectionnement matériel, lesquels nous valent les brillantes civilisations. Ces deux catégories d'êtres, passent par les mêmes sentiers d'épreuves et de douleurs; le progrès coûte du sang et des larmes; alléger le fardeau de misères qui pèse sur tant de génies méconnus, c'est rendre service à l'humanité; tous les hommes ne sont pas créés pour la même œuvre, mais rien de ce qu'ils entrevoient, dans l'ordre idéal, n'est à perdre. La terre couvre des trésors de toute espèce, le cerveau de l'homme renferme des merveilles dans toutes les branches de l'art; il appartient aux riches et aux puissants de faciliter l'apparition des uns et des autres. Un grand homme qui succombe, sans avoir produit l'œuvre qu'il était appelé à faire, occasionne un retard dans la marche de l'humanité.

Dans tous ces pauvres gens qui souffrent, et qu'un rien remettrait en place, il y a pour le pays, pour tous, des parcelles de gloire, de bonheur à recueillir. L'homme qui ne demande pas, alors qu'il a besoin, témoigne de sa propre valeur; c'est à ceux qui l'approchent, d'affirmer leur propre supériorité, en l'aidant. La délicatesse de l'âme s'effraye des regards indiscrets, comme s'en effraye la pudeur de la chaste jeune fille, et l'on voit souvent, des hommes, étaler des travers de caractère, ou de nature, pour mieux dissimuler la noblesse de leurs sentiments; c'est chez les gens pauvres qu'on rencontre le plus, ce fait bizarre; un esprit clairvoyant ne s'y laisse pas prendre; il perce vite le mobile de ce modeste; il s'attache à l'appivoiser, et il accomplit une œuvre humaine.

Le nombre des gens pauvres se développe trop pour qu'on n'intervienne pas; autour de tous, il se trouve des êtres, dignes d'estime, qui, arrachés à l'abîme, à leur tour, en sauveraient d'autres. La préservation sociale va de l'un à l'autre. Les pauvres honteux sont à secourir les premiers.

L'homme qu'on voit isolé, sans amis, et qui se détourne, lorsqu'on le regarde, est un pauvre honteux; celui qui vit dans l'oisiveté, alors qu'il n'a pas de rentes, et qui se cache de tous, est un pauvre honteux, qui n'a souvent pas les moyens d'aller visiter un protecteur; cet original qui vit comme un loup, fuit toutes les relations qu'il a et qu'il choque par ses extravagances, ce fou qui n'a pas les idées de tout le monde, cet illuminé qui détonne au milieu de la conversation, ce solliciteur d'emploi qui vous remercie lorsque vous l'éconduisez; cet humble qui vous excuse de ne pouvoir le caser, cet effarouché qui s'enfuit lorsque vous lui apportez une espérance, tous, tous sont des

pauvres honteux. L'humanité enfouit chez tous ces gens là ses plus beaux trésors: qui les déterrera?

Comme Victor Hugo, je crois en Dieu et à la vie éternelle. Mais si, parlant de Dieu, j'écoute mon enthousiasme, mes regards se reportent de suite sur l'humanité et je pense alors à tous les êtres qui la constituent. Je vois l'œuvre du Créateur et je m'efforce d'en comprendre les différences sociales. J'examine avec respect les divers éléments qui font les hommes; et j'en arrive à me dire: « Les heureux, riches ou puissants ne sont pas faits pour être hais, attaqués, massacrés par les malheureux, les pauvres et les faibles, sous prétexte d'égalité: ils sont créés pour marquer les étapes du progrès, servir de stimulant à l'activité de l'homme, protéger les efforts des travailleurs, des honnêtes et des paisibles. Les grands de la terre savent par les malheureux qu'ils secourent, à quel degré la Providence les réduirait, si elle se retirait d'eux; les humbles, par les exemples de ceux qui sont parvenus, grâce à leurs travaux, apprennent à quel degré ils s'élèveront, en développant leurs facultés intellectuelles et productives. Tout s'enchaîne dans l'humanité par le devoir de protection, et ce devoir est indiqué par le besoin que les hommes ont les uns des autres. »

Ainsi, je me retrouve homme, me devant à d'autres hommes, et j'en arrive à estimer que plus le génie resplendit sur l'humanité, plus il se doit à elle, et qu'une œuvre, pour si sublime qu'elle soit, pâlit, quand la pensée qui l'a inspirée, ne s'intéresse pas au progrès pratique de tous, par des actes en rapport de la situation mondaine que l'on occupe.

J. DE CORADDA.

NOS CONFRÈRES

Les paroles qu'a prononcées M. Pasteur à l'Académie française, lors de la séance de sa réception, vibrent encore à nos oreilles:

Ce que l'illustre savant a dit sur l'Infini nous convient à merveille, et nous nous devons à nous-mêmes, de l'insérer ici: c'est une belle page dans laquelle se trouvent exprimées toutes nos idées; nos lecteurs nous sauront gré de la leur remettre sous les yeux et de leur fournir ainsi l'occasion de mieux l'apprécier.

La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini, pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini. La métaphysique ne fait que traduire au dedans de nous la notion dominatrice de l'infini. La conception de l'idéal n'est-elle pas encore la faculté, reflet de l'infini, qui, en présence de la beauté, nous porte à imaginer une beauté supérieure? La science et la passion de comprendre sont-elles autre chose que l'effet de l'aiguillon du savoir que met en notre âme le mystère de l'Univers? Où sont les vraies sources de la dignité humaine, de la liberté et de la démocratie moderne, sinon dans la notion de l'infini devant laquelle tous les hommes sont égaux?

M. Pasteur est reçu à l'Académie, la même semaine où meurt un autre grand savant, un Anglais, Charles Darwin, père du Darwinisme.

On a beaucoup discuté sur les théories et les travaux de cet infatigable observateur.

Janus, dans le *Figaro* du 29 avril, donne sur sa pensée, sur son œuvre, quelques détails très intéressants, et que nous nous empressons de lui emprunter.

Ce qui est la grande pensée de Darwin, ce qu'on appelle justement le darwinisme, est contenu dans trois volumes dont voici les titres: *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* — *De la variation des animaux et des plantes à l'état domestique*. — *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*.

Le darwinisme suppose que les espèces ne furent point créées avec leurs caractères distinctifs, qu'elles n'étaient point à leur origine telles que nous les voyons maintenant, mais au contraire qu'elles sont devenues ce qu'elles sont par des changements très lents et constants, enfin qu'elles procèdent toutes de deux ou trois types primitifs.

Aussi les zoophytes qui peuplaient les mers primitives ont donné naissance à des vers, lesquels de progrès en progrès, se transformèrent en poissons, en amphibiens et en quadrupèdes de toute sorte. — Les singes vinrent ensuite, puis l'homme.

Cette théorie qui n'avait touché personne en 1809, lorsque Lamarck la développa dans sa *Philosophie Zoologique*, remua le monde quand Darwin la reproduisit sous une forme originale et nouvelle, il y a moins de vingt ans.

Le naturaliste anglais l'appuyait sur deux principes qui frappèrent tout le monde, savants ou simples lettrés, parce que ces principes sont vraiment naturels et que chacun de nous, pourvu qu'il vive, peut en sentir la profonde, la poignante, la terrible vérité.

Ces deux principes découlent l'un de l'autre et sont: la *Bataille de la vie* et le *Choix*. On a l'habitude entre savants de dire la *concurrence vitale* et la *sélection*. Ces termes sont barbares, mais ils reviennent aux premiers et, après tout, il suffit qu'on s'entende.

Il est certain que la vie est un combat et que les plus faibles sont mangés. C'est le plus clair du plan divin.

Darwin suit ce plan à travers toute la nature animée; il cherche, il trouve les causes qui ont donné la victoire et la survivance aux uns, la défaite et la mort aux autres! Et avec la mâle tranquillité d'un naturaliste philosophe, il reconnaît que le combat perpétuel donne perpétuellement l'empire aux meilleurs et aux plus forts.

De là, la loi du *choix* ou de la *sélection*: le faible meurt, le fort seul reste et procrée. La race y gagne.

Quand deux cerfs se sont battus toute une nuit pour une biche, le vainqueur est certes le plus fort et, par conséquent, le plus digne de créer à sa ressemblance.

Il semble en résulter que la force s'ajoutant sans cesse à la force, les espèces, en de très longs espaces de temps, franchissent insensiblement les limites apparentes où elles semblent renfermées et s'acheminent de métamorphose en métamorphose vers un état meilleur à moins que les efforts des espèces ennemies et les fatalités du climat ne les rendent stationnaires ou ne les forcent à dégénérer.

Le darwinisme ainsi constitué a refait hardiment toutes les classifications des zoologistes et des botanistes et réduit l'idée d'espèce à celle d'un état passager.

Darwin, qui a assez de dire ce qu'il sait, ne dit pas ce qu'il ignore.

Mme Clémence Royer, qui a traduit la première en français le livre de *L'Origine des espèces* (1862), n'a point eu de ces réserves. C'est « une rebelle » comme elle dit d'elle-même. Dans une préface fort savante et très claire, elle a tranché hardiment la question de la descendance de l'homme que Darwin avait réservée.

C'est alors que le scandale éclata.

L'homme descend du singe.

Être capitaine, négociant, chef de cabinet, magistrat et procéder d'un macaque! cela ne pouvait se souffrir.

Darwin ne l'avait pas dit, mais, entre nous, cela sortait tout naturellement de la théorie du *choix* ou *sélection*. Mais ce qui n'en sortait point du tout, c'était l'argument en faveur de la démocratie qui peut faire dire à M. Hovelacque, par exemple:

— Darwin est mon homme!

Qu'y a-t-il de démocratique à ce qu'un lion mange une antilope et à ce qu'un chêne étouffe des herbes?

C'est même tout au contraire. Il n'y a pas conception aristocratique pire que celle de Darwin.

Faut-il déraisonner sitôt qu'on parle politique ? La sélection expliquée par Mme Clémence Royer, venant en aide à MM. Jules Ferry ou Paul Bert, est une rare bouffonnerie.

Darwin se fâcha tout rouge contre cette docte et enragée dame et accrédita en France un traducteur moins compromettant, M. Edmond Barbier, qui, avec MM. Samuel Pozzi, Richard Gordon et Charles Martens, nous rendirent fidèlement la pensée du maître dans les excellentes éditions Reinwald.

Pendant ce temps, l'Allemagne compromettait dangereusement la théorie de Darwin en l'appliquant à des poèmes géologiques et anthropologiques d'une étrange audace. On ne peut appeler autrement les travaux dans lesquels M. Hæckel vous analyse la psychologie des protistes qui n'ont jamais existé et reconstitue à un muscle près le singe duquel descend l'homme. Ce singe, d'ailleurs, n'est pas un singe.

Il faut avouer que les correspondants du journal *l'Intransigeant* sont très spirituels : voici un échantillon du bon goût de celui qui écrit de Marseille.

MARSEILLE, 29 avril. — Effet des pèlerinages. On sait que bon nombre de pèlerinards et de pèlerinardes viennent de partir pour la Palestine, dite Terre-Sainte, afin de visiter les lieux où a été exécuté le nommé Christ. Les miracles n'ont pas attendu l'arrivée du convoi pour se manifester.

À l'entrée en gare du train dans notre ville, une femme J.-C., d'Ille-et-Vilaine, refusa de descendre du wagon, disant que le train devait la conduire jusqu'à Jérusalem. La malheureuse bigote était devenue folle. Elle a été admise à l'asile des aliénés de Saint-Pierre.

Que fait donc le bon Dieu ?

Je passe sur Pèlerinards et Pèlerinardes ; mais la Palestine, dite Terre-Sainte (avec ironie) les lieux où a été exécuté le nommé Christ, la femme J. C. (pourquoi n'avoir pas mis de suite Jésus-Christ ?) et cette interpellation sur ce que peut faire ce diable de Bon Dieu, sont désopilants.

Le nommé Christ surtout a une saveur d'indépendance morale dont doit s'enorgueillir le fameux inventeur s. g. d. g. de cette nouvelle formule.

Vraiment le Bon Dieu, celui de ce Marseillais, aura fort à faire s'il veut se donner la peine de lui prouver son existence.

Tout de même : envoyer des correspondances à un journal qui prêche les sentiments républicains, et qualifier en termes soi disant méprisants Jésus qui fut le premier apôtre de liberté humaine, c'est, en dehors de considérations de religion, accuser une bien piètre intelligence.

Où l'homme veut dans la liberté, l'égalité, la fraternité, la loi des siècles à venir, et alors il a à respecter tous ceux qui sont morts pour ces idées, quelles que soient l'élévation et la consécration obtenues par eux : ou il veut dans ces trois termes un sujet de poursuite contre ce qui le tracasse dans ses instincts malveillants, et alors il a à observer son langage, pour ne pas trop montrer la vilaine couleur de son masque.

Mais c'est parler dans le désert : ces prétendus athés n'en continueront pas moins leurs jolis traits d'esprit.

PARKOS.

RELIGION ET ESPRIT HUMAIN

(Suite)

V

Les Principes politiques

Qu'est-ce qu'un principe ?

C'est une croyance et une règle de conduite. Qu'on aille au fond des choses ! on croit, on agit d'après ce que l'on croit, ou ce que l'on

veut croire, car l'homme est malléable : pour croire, il faut souvent qu'on lui fasse croire.

Personnellement, il est imparfait, et il le sera longtemps.

Il ne se perfectionne que par l'ensemble des hommes.

Il y a des esprits directeurs qui indiquent aux moins avancés, les idées sages et les idées fausses, celles à conserver et celles à rejeter : ces esprits directeurs ont plus ou moins la notion de leur mission, et rendent plus ou moins de services à ceux qui dépendent d'eux.

La nature humaine a soif de nouveau : elle n'aime pas beaucoup ce qui lui est légué par les anciens.

Le nouveau ne se produit que par les hommes de génie : ceux-ci sont longs à s'affirmer, et quand ils se sont imposés, généralement ils disparaissent de la scène du monde.

L'histoire en mentionne de loin en loin ; pas assez pour le progrès des peuples.

Sans hommes de génie, la tradition aide à comprendre ce qui est obscur : est obscur tout ce qui parle de l'homme, de ses origines et de ses fins : l'histoire embrouille à dessein le mobile des actions de l'homme pour que chacun de ses pas soit sujet à controverse. La tradition est le domaine des savants et des lettrés, lesquels se complaisent à la grossir pour s'attribuer une supériorité quelconque sur la masse.

Les savants et les lettrés, dans leurs études, ne se dépouillent jamais de leur essence primitive : l'homme se retrouve sous le vernis de l'instruction qu'il a reçue.

L'essence primitive d'un homme fait son instinct. On a l'instinct en bien, ou on l'a en mal : cet instinct se glisse dans la manière de penser et influe souvent sur la manière de vivre.

Suivant l'instinct du savant et du lettré, le vulgaire comprend en bien ou en mal : même lorsqu'il ne veut pas être guidé, il se laisse entraîner : comprenant, il généralise la pensée qu'on lui a inculquée : il en fait une règle de conduite, une croyance, un principe.

Il y a vérité ou erreur : d'un seul principe qui domine toutes choses, on a créé une quantité de principes pour la commodité de tous ceux qui entendent régler les actions humaines.

Les principes ont amené les lois, et les lois, les mœurs.

D'où, toute loi n'a de durée qu'autant que les hommes pensent comme pensaient ceux qui l'ont faite.

Quand on touche aux lois, on touche aux pensées qui les ont dictées : ainsi on discute, ainsi on compare ce qui a été avec ce que l'on désire, avec ce qui est : on discute ce qui choque, et on est choqué par ce qui gêne ; l'expérience est de tous les instants : une loi discutée est une loi condamnée, qu'on la défende, qu'on ne la défende pas, c'est une affaire de temps : ses adversaires sont d'autant plus résolus qu'elle résiste davantage.

En disparaissant, elle entraîne avec elle tout un système légal : une loi s'appuie constamment sur d'autres lois.

Sont blessés, le législateur et ses successeurs ou le parti qui les représentait : dans toute loi qui croule, il y avait une portée protectrice pour des intérêts politiques qui n'étaient pas d'accord avec ceux de la nation, ou du moins de ses dominateurs du moment.

La royauté traite les hommes comme des troupeaux : c'est le grand grief des démocrates.

Les mécontents ont voulu restreindre les prérogatives royales : pour restreindre ces prérogatives, on les a supprimées ; c'était radical : la République a répondu à l'idéal d'hommes nouveaux.

Il y a eu le principe monarchique et le prin-

cipe républicain : voilà deux principes politiques : l'un cédera-t-il à l'autre ? et retrouvera-t-on ce principe un de toutes choses dans le gouvernement des hommes ?

Les nations, comme les hommes, ne sont pas encore d'accord sur l'excellence de l'un ou de l'autre.

L'homme, qu'il soit républicain ou qu'il soit monarchiste, reste l'homme, c'est-à-dire un être sujet à divers accidents, provenant de la juxtaposition des passions et des intérêts qui agitent le genre humain tout entier.

VI

Les Passions et les Intérêts.

Tout homme se meut entre ses passions et ses intérêts : les passions conseillent ceci, les intérêts conseillent cela : la raison ne parvient pas à les concilier. Les intérêts appartiennent à ce monde : ils se dessinent par la progression matérielle. Les passions vont plus loin : elles élèvent les désirs des hommes au delà de leurs forces individuelles et naturelles.

N'est-ce pas réel ?

Pourquoi donc le jeune homme, sous l'influence de l'amour, en appelle-t-il à l'éternité de son sentiment.

Qui dit sentiment, dit passion : il y a liaison indissoluble entre sentiment et passion.

Le sentiment développe la passion : il la développe parce qu'il accroît chez l'individu les facultés sympathiques qui agissent de lui à un autre être, et les portent tous les deux, à s'unir dans une communauté de vues morales et matérielles, lesquelles leur donnent une force toute particulière d'action.

L'âme vit après le corps : il ressort cela de cette force toute particulière et toute momentanée d'action : elle vit parce qu'elle n'a nul souci des régies de ce monde, la passion excuse tout. Les intérêts s'occupent des soucis matériels : c'est leur seule justification. Ils sont restriction : ils n'ont qu'un objectif, soi-même : ils sont constamment fraudes, parce qu'ils vont contre d'autres qu'il s'agit de tromper.

La passion, au contraire, s'exhale au dehors de nous, elle élargit l'horizon, elle s'attache à une personne étrangère, souvent à plusieurs, elle fait les clartés qui éclaireissent les destinées de l'homme.

Les intérêts et les passions peuvent fusionner, mais il faut qu'il y ait domination de la matière par l'esprit.

Cette domination ne vient que là où il y a connaissance du cœur : le cœur humain se forme à l'école de la souffrance : souffrir, c'est savoir aimer : quand on sait aimer, on sait protéger : la protection du faible par le fort, établit l'union entre les hommes, par la pitié qui va des uns aux autres : union et pitié sont deux forces sociales qui concilient les passions et les intérêts : où les trouve-t-on ?

VII.

La Pensée humaine.

On entre dans le monde : l'éducation est terminée ; l'enthousiasme est en nous, pas toujours malheureusement ; les petits sceptiques abondent dans ce siècle, prodigue entre tous.

On est à l'âge des illusions, âge qui, hélas, s'enfuit à tire d'ailes. Ceux qui, à vingt ans, sont blasés sur les sentiments, sont à plaindre ou à fuir.

On veut aimer, on aime. Aimer, cela prouve qu'on a un cœur ! On en est fier. On fouille la vie dans le sentiment : le désenchantement naît de la jalousie ou de l'envie ; l'expérience vient d'une méchanceté, commise près de nous, qui a trouvé de l'écho dans nos mauvais instincts.

Le cœur se serre, à mesure qu'on se met au diapason des imbéciles qui se posent en conseillers. Les mots ont une valeur qu'on ne leur connaissait pas.

On a été froissé dans le sentiment, par l'idée de jalousie ou d'envie qui a traversé le cœur; on nie le sentiment pour avoir une excuse au changement de vie qu'on s'est proposé; en le niant, on cherche les causes des choses. On accorde à la matière, aux intérêts, un mérite supérieur.

L'humanité disparaît: il en subsiste l'idée de l'homme luttant contre l'homme pour satisfaire à son existence, à ses goûts, à ses penchants. Y a-t-il une morale vraiment morale? Non! on se dit: « La morale est un rideau derrière lequel on se dérobe aux sots ou à de trop zélés investigateurs, ce qui revient au même. » Chacun pour soi est la seule morale à suivre.

Le veau d'or a toujours ses adorateurs, et ceux-ci ne connaissent qu'une chose: leurs intérêts. Les intérêts apprennent à mépriser les sentiments.

On parle de Dieu! On l'ignore, et cela bien volontiers. L'idée de Dieu ne s'accommoderait pas facilement des compromis de conscience, avec lesquels on s'accorde pleine et légitime satisfaction, dans tous ses goûts, sans examen de ce qu'ils auront de trop blessant pour ceux d'à côté.

La pensée caresse les compromis, et quand elle les accepte, elle témoigne de sa hardiesse en matérialisant l'idée religieuse dans un culte qui ne lui coûte que quelques exercices: On est religieux, sans religion.

Quoi d'étonnant à ce que l'honnête proteste contre des doctrinaires méconnaissant et souillant l'intelligence humaine!

ALPHONSE MOMAS

(A suivre).

THÉÂTRES

Nadine, tel est le titre d'un drame que M^{me} Michel a cru devoir faire représenter aux Bouffes-du-Nord.

L'action se déroule en Pologne: deux femmes aiment le même homme: cet homme se passe la fantasia d'une petite révolte, pleines mœurs du jour: nous n'avons pas besoin de la Pologne pour nous récréer de pareils sujets.

Nous mentionnerons, tout simplement, les louables efforts des artistes, pour se sortir de cet assommoir, avec tous les honneurs possibles: Nous faisons comme eux, et après avoir dit que nous avons bien ri à certains passages de cette élucubration, nous bornerons là notre appréciation: M^{me} Michel aura le droit de nous en remercier.

Nous errions par les boulevards; nous regardions les affiches de spectacle, et nous ne savions quel théâtre choisir.

L'affiche de l'Athénée Comique répondit à notre indécision. *Lequel?* attira nos yeux. Nous fîmes à: *Lequel*.

Drôle de titre pour un vaudeville: cette pièce était une reprise, cela nous importait peu, nous ne la connaissions pas.

Montrouge est toujours bon enfant dans ses rôles: Piédeporc de *Lequel* vaut le parrain universel du *Lapin*. Du reste, il faut cet artiste consciencieux à la diable pour faire gober du public les niaiseries qui lui sont servies à côté de l'Académie Nationale de Musique.

L'in vraisemblance est le mot d'ordre des auteurs qui travaillent pour ce théâtre.

Dans *Le Lapin*, le fond du sujet repose sur une femme qui, partant en partie fine avec son professeur de dessin, n'hésite pas à prendre avec lui la voiture du meilleur ami de son mari, conduite par un cocher qui est le filleul, presque le fils de son mari, voiture et filleul qu'elle voit tous les jours dans la vie courante, et que, pour les nécessités de l'intrigue, elle n'a jamais vus, lorsqu'elle s'en va en promenade avec son amant.

Dans *Lequel*, c'est une jeune fille, un peu mûre, qui court après un mari: elle vient pour la cinquième fois à la mairie, et y rencontre celui qu'elle a failli épouser comme quatrième: il manque un témoin: ce quatrième, qu'un éternuement prolongé a dérangé au moment où il allait dire le oui fatal, est pris comme témoin: mais l'oncle Piédeporc a eu maille à partir avec le cinquième, et celui-ci, pourchassé par la fureur de Piédeporc (Montrouge) se fait remplacer devant l'officier de l'état civil par le quatrième.

Cette substitution donne lieu à l'imbroglia. Le quatrième épouse véritablement la nièce de Piédeporc, et on ne sait qu'au dernier moment *Lequel* est le véritable mari.

Cette invraisemblance, comme celle du *Lapin*, est assaisonnée de mots fort épicés, de situations osées, tout cela, bien rendu par l'excellente troupe de M. Montrouge, fait rire aux larmes, nous avons ri à nous tordre, et nous pardonnons aux auteurs.

Il s'est fondé à Paris, l'an dernier, sous le titre: *Le Char de Thespis*, une Société de jeunes gens qui se réunissent pour développer en eux le goût des Belles-Lettres et des Arts.

Chaque semaine, ces jeunes gens invitent leurs parents et amis à les entendre soit débiter de petits monologues composés par eux, soit aborder le répertoire musical.

Chaque mois ils donnent un concert ou un bal et l'on y passe, ma foi, fort agréablement son temps.

Nous avons assisté à leur huitième concert mensuel, le 27 avril dernier, à la salle Herz, et nous avons eu l'occasion d'y applaudir notre confrère du *Gil-Blas* Magnus, qui est un pianiste de choix, au jeu puissant et chaud; Planel, violoniste gracieux et plein d'abandon; Chaussier, corniste distingué qui donne avec son instrument si ingrat, des sons d'une douceur exquise; puis une jeune chanteuse, Mlle Johanna Lipmann nous a tenus sous son charme par la façon fort délicate et toute sérieuse avec laquelle elle s'est tirée de la romance de Guillaume Tell: *Sombres forêts*; Mlle Scriwaneck est venue ensuite; assez longtemps le public l'a acclamée, dans les théâtres de genre, pour que nous nous contentions ici de noter tout le plaisir que nous avons éprouvé à la revoir, toujours charmante, toujours d'un goût parfait.

Enfin et pour terminer cette soirée de jeunes, (c'est le cas de le dire), un bambin de huit ans, Emile Maury, a crânement débité deux jolies pièces de vers, l'une la *Conscience*, de Stop, l'autre le *Plumcau*, de Mlle Rose Maury, sa sœur.

Bonne chance, jeunes gens, votre entreprise mérite d'être louée sans réserve, nous le faisons de tout cœur.

M. CLÉRYANE.

LES AVENTURES DE ROCAMBOLE APRÈS SA MORT

(Suite).

IV

Sur ce simple nom, le jeune avocat avait bondi, et ses regards annonçaient la plus profonde surprise.

— Rocambole, murmura-t-il à plusieurs reprises, Rocambole, Rocambole!

— Ne vous troublez pas, mon jeune maître, et écoutez-moi plutôt avec calme; c'est le seul moyen, pour vous, d'apprendre; pour moi, de vous intéresser; quoiqu'actuellement, si j'en juge par votre visage, l'effet que j'ai produit sur vous, m'atteste que vous n'êtes plus du tout indifférent à mon art de sorcière. Oh! c'est plus qu'un art, plus qu'une science, c'est une force, et une terrible force pour ceux qui aiment le mal. Les joyeux viveurs et les beaux coureurs de femmes ou de tripots, peuvent rire de cela, devant le monde: en secret, en cachette, dans le mystère, ils accourent ici, dans cette chambre, et viennent me demander quelque révélation importante, que de sots à l'intelligence et à la sagesse desquels on croit, ont passé, en tremblant, devant ce jeu de cartes! Il n'y a ni savoir, ni situation mondaine qui n'aient eu besoin de mes services! Le monde tressaute, voyez-vous! la ruine est près de beaucoup de familles, et bien des puissants de ce jour seront les vaincus de demain, alors que les pauvres d'aujourd'hui en seront les riches. Le perroquet guette: le renard agonise. Je vois beaucoup de sang, beaucoup de sang. Je vois des bourreaux qui circulent par les rues, tuant, tuant! à côté, on chante, on rit: folle jeunesse, inutile jeunesse! Les vieux veulent agir, les jeunes veulent dormir. Mauvais temps, mauvais temps, trois fois mauvais temps!

Et debout, étendant la main vers la fenêtre, le visage contourné, la veuve Magnan continua:

— La boue couvre le trottoir: la rue laisse amonceler ses débris: les enfants des hommes se mangent entre eux! Quelle faim dévorante que celle de ces chiens! Voici Pierre et Paul; ils prêchèrent aux masses par l'ordre de leur maître, Christ, et ils furent tués: d'autres les suivirent à la mort pour la défense de l'idée, et l'idée, après les siècles, est aussi peu dominatrice de la matière qu'à l'époque des barbares. On crie dans cette rue ensanglantée: « Plus de maîtres! » Mais il n'y en a plus, de maîtres. Il n'y a plus de servants. L'or circule. On emprisonne, on empoisonne. Jeune homme: écoutez, le pays roule dans l'abîme: qui veut la haine, moissonne la haine! Quand un peuple sombre, les intérêts des particuliers ne restent pas debout. Il y a des familles heureuses, de ces familles qui ont toujours vu tout leur sourire. Voici: il suffit d'une jeune fille mal mariée pour que la douleur se glisse de l'antichambre du palais dans les salons. On aime la gloire, mais la gloire, on la représente sous les traits de quelqu'un: l'excitation de l'esprit vient souvent de l'excitation des sens. La gloire qui prend un corps, perd une famille. On est capable de crimes lorsqu'on est gêné dans l'exercice de sa pensée, et que cette pensée court vers un étranger, acclamé par la foule. Une fille mal mariée et qui s'aperçoit de cela, accepte un amant: elle fait ce que d'autres ont fait! Si elle est surprise, et épargnée, elle peut ne pas recommencer; mais elle peut aussi garder la haine au cœur! L'amour et la haine font les grandes actions. Un mari qui épargne sa femme et qui tue, après coup, l'enfant, produit de l'adultère, s'expose à une vengeance d'autant plus terrible qu'elle sera plus dissimulée. Vous avez entre les mains les pièces du procès que M. de Viverac veut intenter à sa belle-fille, et ce sont ces pièces que vous avez à étudier cette nuit.

— Vous avez pris un étrange chemin pour arriver à cela, mais vous avez dit vrai.

— Qu'importe ma façon de parler, si dans l'incohérence de mes phrases, je dévoile le mobile des actions.

— D'après vous, Mme de Viverac a tué son mari.

ALPHONSE MOMAS

(A suivre.)

Le Gérant: ALPHONSE MOMAS.

Paris. Typ. MORRIS PÈRE et FILS, rue Amelot, 64.